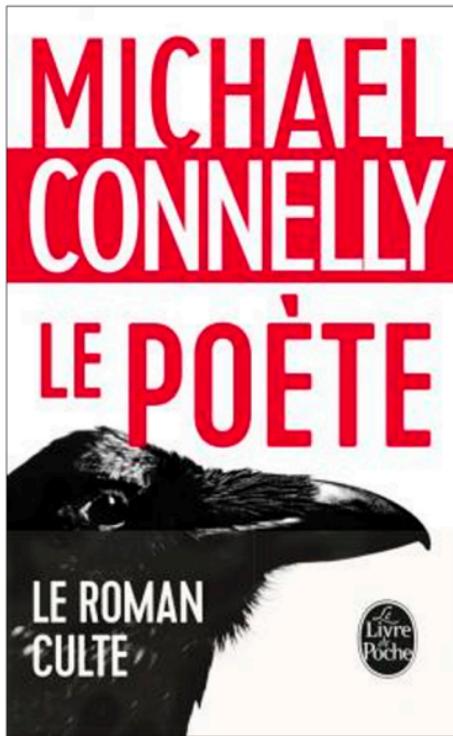


MICHAEL CONNELLY

Le Livre de Poche

Le Poète

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN ESCH



Le Livre de Poche remercie les éditions CALMANN-LÉVY
pour la parution de cet extrait

Titre original :

THE POET

Publié avec l'accord de Little, Brown and Company, Inc., New York.

© Hieronymus, Inc., 1996.

© Calmann-Lévy, 2015, pour la traduction française.

La première édition en langue française a paru en mai 1997.

ISBN : 978-2-253-08586-7 – 1^{re} publication LGF

Préface

C'est avec *Le Poète* que je mis fin à ma première carrière. À dix-neuf ans, j'avais choisi de devenir écrivain. Et pas n'importe quel écrivain : je voulais être auteur de romans policiers. La question pour le jeune homme que j'étais alors fut donc de savoir comment j'allais m'y prendre pour y arriver.

Avec l'aide de mes parents, je décidai de devenir journaliste et, plus précisément, journaliste spécialisé dans les affaires criminelles. Cela me donnerait accès aux commissariats de police et aux tribunaux, et me permettrait d'être juste devant le ruban jaune qui entoure les scènes de crime. Seuls les vrais inspecteurs seraient plus près de tout que moi.

C'est donc ainsi que tout commença. Je fus douze ans reporter détaché aux affaires criminelles avant que mon premier livre soit publié. Il n'aurait jamais vu le jour si je n'avais pas passé toutes ces années à faire la tournée des crimes.

Un an plus tard, un deuxième roman paraissait puis, l'année suivante, un troisième. Ils parlaient d'un inspecteur qui ressemblait beaucoup à ceux que

je croisais dans mon travail. Le deuxième se vendit mieux que le premier, et le troisième, mieux encore que le deuxième. Lorsque j'arrivai à mon quatrième sur cet inspecteur, je me retrouvai devant une décision à prendre. Mon travail d'enquête sur les affaires criminelles donnait à mes romans toute l'authenticité et la noblesse secrète du métier d'inspecteur, mais, depuis l'âge de dix-neuf ans, mon but avait toujours été de devenir romancier. Partager mon temps entre rédiger des articles de journaux et écrire des romans me laissait l'impression de ne pouvoir donner ni aux uns ni aux autres le meilleur de moi-même. Je savais qu'il fallait y aller. L'heure était venue de rendre ma carte de presse et de devenir l'écrivain que je voulais être.

Ce fut tout un processus. Appelez ça l'angoisse de la séparation. Je passai d'une grande salle avec cent journalistes tapant sur leurs claviers, buvant du mauvais café et racontant des blagues à une pièce où je travaillais seul et où le silence pouvait être assourdissant. Mais, d'une certaine manière, je continuais mon travail de jour : je parlais d'un journaliste spécialisé dans les affaires criminelles, mon raisonnement étant que décrire le boulot que je venais juste de quitter m'aiderait à faire la transition. Je puisai dans ce que je savais de ce travail, dans ce qu'il m'avait apporté, dans ce qui, à certains moments, m'avait donné l'impression d'être le prince de la ville. Je décrivis aussi le côté sombre de tout cela, l'intrusion dans la vie des gens au pire moment de leur existence. Et je commençai le roman avec la

phrase qui, je le pensais souvent, résumait le mieux ce qu'était devenue ma vie lorsque, journaliste, j'écrivais sur les horreurs qui se produisent dans ce monde : « La mort, c'est mon truc. »

Une fois le livre terminé, je ne sus comment l'intituler. Ce fut le seul et unique ouvrage que je confiai sans titre à mon éditeur. Il y avait dans cette histoire un méchant que le FBI appelait « Le Poète » parce qu'il empruntait des phrases à un grand écrivain et poète. Lorsque mon éditeur me confia que le titre suggéré par le comité littéraire était *Le Poète*, je lui dis que je prenais. Mais pas pour les raisons qu'ils invoquaient. Pour moi, ce titre se réfère à Jack McEvoy, le journaliste qui me sert d'alter ego dans le roman. Le poète qui doit rendre sa copie à l'heure. Le genre même de reporter que j'avais toujours voulu être.

Michael Connelly

*Ce livre est dédié à Philip Spitzer et Joel Gotler.
Ce sont de grands agents et conseillers littéraires,
mais surtout de grands amis.*

La mort, c'est mon truc. C'est grâce à elle que je gagne ma vie. Que je bâtis ma réputation professionnelle. Je la traite avec la passion et la précision d'un entrepreneur de pompes funèbres, grave et compatisant quand je suis en présence des personnes en deuil, artisan habile quand je suis seul avec elle. J'ai toujours pensé que, pour s'occuper de la mort, le secret était de la tenir à distance. C'est la règle. Ne jamais la laisser vous souffler dans la figure.

Hélas, cette règle, la même, ne m'a pas protégé. Quand les deux inspecteurs sont venus me chercher et m'ont parlé de Sean, une sorte de paralysie glacée m'a aussitôt envahi. C'était comme si je me retrouvais de l'autre côté de la vitre d'un aquarium. J'avais l'impression d'évoluer sous l'eau – dans un sens, puis dans l'autre, encore et encore – et de contempler le monde extérieur à travers une paroi de verre. Assis sur la banquette à l'arrière de leur voiture, j'apercevais mes yeux dans le rétroviseur : ils lançaient un éclair chaque fois que nous passions sous un lampadaire. Je reconnus ce regard fixe et lointain, celui des

toutes nouvelles veuves que j'avais interrogées pendant des années.

Je ne connaissais qu'un des deux inspecteurs. Harold Wexler. Je l'avais rencontré quelques mois plus tôt, un jour où j'étais allé au Pints Of pour boire un verre avec Sean. Tous les deux faisaient équipe au sein de la section CAP¹ de la police de Denver. Je me souviens que Sean l'appelait Wex. Les flics s'appellent toujours par des surnoms. Wexler, c'est Wex ; Sean, c'est Mac. C'est comme une sorte de lien tribal. Ces surnoms ne sont pas toujours très flatteurs, mais les flics s'en foutent. J'en connais un à Colorado Springs qui s'appelle Scoto, et la plupart de ses collègues le surnomment Scroto. Certains vont même jusqu'à l'appeler Scrotum, mais j'imagine qu'il faut être très ami avec lui pour se le permettre.

Wexler était bâti comme un petit taureau, puissant mais bas sur pattes. Avec une voix lentement érodée, au fil des ans, par la cigarette et le whisky. Un visage en lame de couteau, qui semblait toujours cramoisi chaque fois que je le voyais. Je me souviens qu'il buvait du Jim Bean avec de la glace. Je remarque toujours ce que boivent les flics. Ça apprend un tas de choses sur eux. Quand ils boivent de l'alcool et rien d'autre, je me dis qu'ils ont vu trop de trucs, et trop souvent des trucs que la plupart des gens ne verront jamais, pas même une seule fois dans leur vie. Sean, lui, buvait de la bière ce soir-là, de la Lite, mais il était jeune. Même s'il était le numéro un

1. *Crime Against Persons*, soit les homicides (NdT).

de la brigade, il avait facilement dix ans de moins que Wexler. Peut-être que dix ans plus tard il aurait comme Wexler avalé son médicament, glacé et raide. Mais ça, je ne le saurai jamais.

Pendant presque tout le trajet, alors que nous quittions Denver, je ne cessai de repenser à cette soirée au Pints Of. Il ne s'y était pourtant rien produit d'important. J'avais simplement bu un verre avec mon frère dans un bar de flics. Et c'était le dernier bon moment qu'on avait passé ensemble, avant l'entrée en scène de Theresa Lofton. Ce souvenir me replongea dans l'aquarium.

Mais lorsque la réalité réussissait à traverser le verre et à se frayer un chemin jusque dans mon cœur, j'étais envahi par un sentiment d'échec et de chagrin. C'était ma première véritable blessure à l'âme en trente-quatre ans d'existence. En incluant la mort de ma sœur. J'étais encore trop jeune en ce temps-là pour pleurer comme il fallait la disparition de Sarah, ou même comprendre la douleur d'une vie inachevée. Mais ce jour-là, je pleurai, car j'ignorais que Sean fût si près du gouffre. Il buvait de la bière, alors que tous les autres flics que je connaissais buvaient du whisky avec de la glace.

Évidemment, j'étais conscient de l'auto-apitoiement contenu dans ce type de chagrin. La vérité, c'est que pendant longtemps nous n'avions guère été attentifs l'un à l'autre. Nous avions emprunté des chemins différents. Et chaque fois que je m'avouais cette vérité, mon chagrin se ranimait.

Mon frère m'avait expliqué un jour sa théorie du seuil limite. Chaque flic, disait-il, possédait une limite, mais cette limite lui était inconnue jusqu'à ce qu'il l'atteigne. Sean parlait des cadavres. Il était persuadé qu'un flic ne pouvait en supporter qu'un certain nombre et que ce nombre variait en fonction de chacun. Certains atteignaient rapidement la limite. D'autres assistaient à vingt morts violentes sans même l'approcher. Mais pour tout le monde, il y avait un seuil. Et quand celui-ci était atteint, c'était fini. On demandait sa mutation aux archives, ou on rendait son insigne : il fallait que ça change, car on ne se sentait plus capable de voir un cadavre de plus. Et si jamais cela se produisait, si on dépassait sa limite, on était dans de sales draps. On risquait d'avaler le canon de son flingue. Voilà ce que disait Sean.

Je m'aperçus que le deuxième flic, Ray Saint Louis, m'avait dit quelque chose.

Il se retourna sur son siège pour me regarder. Il était beaucoup plus costaud que Wexler. Malgré la faible lumière à l'intérieur de la voiture, je distinguais la texture rugueuse de sa peau grêlée. Je ne le connaissais pas, mais j'avais entendu d'autres flics parler de lui, et je savais qu'ils le surnommaient Big Dog. J'avais tout de suite pensé que Wexler et lui formaient le parfait duo – un duo à la Mutt et Jeff –, en les voyant m'attendre dans le hall du *Rocky*. Ils semblaient tout droit sortis d'un de ces vieux films qu'on passe la nuit à la télé. Grands imperméables

sombres, chapeaux. La scène aurait dû être en noir et blanc.

— Vous avez entendu, Jack ? C'est nous qui lui annoncerons la nouvelle. C'est notre boulot, mais on préférait que vous soyez là pour nous filer un coup de main en quelque sorte, ou peut-être rester avec elle si le choc est trop brutal. Vous comprenez. Si elle a besoin de quelqu'un à ses côtés. OK ?

— OK.

— Parfait, Jack.

Nous allions chez Sean. Pas à l'appartement qu'il partageait avec quatre autres flics de Denver afin de résider officiellement dans cette ville comme l'exigeaient les règlements municipaux. Non, à sa maison de Boulder où sa femme, Riley, viendrait nous ouvrir la porte. Je savais que personne n'aurait besoin de lui annoncer la nouvelle. Elle comprendrait ce qui était arrivé dès qu'elle nous ouvrirait la porte et nous découvrirait tous les trois sur le seuil, sans Sean. N'importe quelle femme de flic l'aurait immédiatement compris. Elles passaient leur vie à redouter et à se préparer pour ce jour. Chaque fois qu'on frappe à la porte, elles s'attendent à voir les messagers de la mort en allant ouvrir. Cette fois, ils seraient là.

— Vous savez bien qu'elle devinera tout de suite, leur dis-je.

— Oui, sans doute, répondit Wexler. Elles deviennent toujours.

En fait, songeai-je, ils comptaient là-dessus ; ils espéraient que Riley comprendrait au moment même où elle ouvrirait la porte. Cela leur faciliterait la tâche.

Je laissai retomber mon menton sur ma poitrine et glissai mes doigts sous mes lunettes pour me pincer l'arête du nez. J'étais devenu le personnage d'un de mes articles, affichant tous les signes de chagrin et de désespoir que je m'efforçais toujours d'obtenir, sans ménager mes efforts, afin de donner un semblant de profondeur à un article de journal de soixante centimètres de long. Et voilà que j'étais à mon tour un des figurants de l'histoire.

Un sentiment de honte s'abattit sur moi lorsque je repensai à toutes les fois où j'avais appelé des veuves ou les parents d'un enfant mort. Le frère d'un suicidé. Oui, j'ai même connu ces cas-là. Il n'est pas une seule forme de mort, je pense, sur laquelle je n'ai pas écrit, qui ne m'ait pas conduit à jouer les intrus dans la douleur de quelqu'un.

Que ressentez-vous ? Paroles de confiance pour un journaliste. Toujours la première question. Peut-être pas si directe, parfois soigneusement camouflée sous des mots destinés à exprimer la compassion et la compréhension... tous sentiments que je n'éprouvais pas réellement. J'avais d'ailleurs gardé la trace de cette indifférence. Une fine cicatrice blanche qui courait sur ma joue gauche, juste au-dessus de ma barbe. Souvenir laissé par le diamant de la bague de fiançailles d'une femme dont le futur mari avait péri dans une avalanche près de Breckenridge. Je lui avais fait mon numéro, elle m'avait répondu par une gifle du revers de la main. À l'époque, je débutais dans le métier et avais trouvé cela injuste. Aujourd'hui, je porte cette cicatrice comme un insigne.

— Arrêtez-vous, dis-je. Je crois que je vais vomir.

D'un coup de volant brusque, Wexler se rabattit sur la bande d'arrêt d'urgence. La voiture dérapa un court instant sur le verglas, mais Wexler en reprit le contrôle. Avant même l'arrêt complet, j'essayai désespérément d'ouvrir la portière, mais la poignée restait bloquée. C'était une voiture de flics, dont les passagers qui voyagent à l'arrière sont le plus souvent des suspects ou des prisonniers. L'ouverture des portières arrière était commandée de l'avant.

— La porte... articulai-je d'une voix étranglée.

La voiture s'immobilisa enfin, tandis que Wexler neutralisait le verrouillage des portières. J'ouvris la mienne, me penchai à l'extérieur et vomis dans la neige sale et fondu. Trois puissants haut-le-cœur venus des tréfonds. Pendant au moins trente secondes, je demeurai dans cette position, attendant la suite, qui ne vint pas. Je m'étais vidé. Je pensai à la banquette arrière de la voiture de flics. Pour les prisonniers et les suspects. Je me dis que j'incarnaient les deux désormais. Suspect en tant que frère. Prisonnier de ma fierté. La sentence serait de vivre, évidemment.

Ces pensées furent rapidement chassées par le soulagement que me procura l'exorcisme physique. D'un pas hésitant, je descendis de la voiture et gagnai l'extrémité de l'asphalte où les lumières des véhicules qui passaient se reflétaient en arcs-en-ciel mouvants sur le vernis de gaz d'échappement qui recouvrait la neige de février. Apparemment, nous nous étions arrêtés en bordure d'un pâturage, mais à

quel endroit, je l'ignorais. Je n'avais pas fait attention au chemin et ne savais pas à quelle distance nous étions de Boulder. J'ôtai mes gants, mes lunettes et les glissai dans les poches de mon manteau. Après quoi je me penchai et creusai la surface souillée pour atteindre la neige pure et blanche. Saisissant à pleines mains la poudre glacée, je l'appliquai sur mon visage, frottant jusqu'à ce que la peau me brûle.

— Ça va ? me demanda Saint Louis.

Il s'était approché dans mon dos, avec sa question idiote. Du même genre que mes « Que ressentez-vous ? ». Je l'ignorai.

— Allons-y, dis-je.

Nous remontâmes en voiture et, sans dire un mot, Wexler redémarra. Apercevant un panneau indiquant la sortie de Broomfield, je sus que nous étions à mi-chemin. Ayant grandi à Boulder, j'avais effectué un millier de fois ce trajet d'une cinquantaine de kilomètres entre les deux villes ; pourtant j'avais l'impression de me retrouver en territoire inconnu.

Et tout à coup je pensai à mes parents, à la façon dont ils réagiraient. Stoïquement, sans doute. Ils réagissaient toujours ainsi en cas de problème. Ils n'en parlaient pas. Ils continuaient comme si de rien n'était. Ils l'avaient fait avec Sarah. Ils feraient la même chose avec Sean.

— Pourquoi est-ce qu'il a fait ça ? demandai-je après quelques minutes de silence.

Wexler et Saint Louis ne répondirent pas.

— Je suis son frère ! On est jumeaux, bordel !

— Vous êtes aussi journaliste, souligna Saint

Louis. On est venus vous chercher pour que Riley ait un membre de sa famille auprès d'elle si elle en a envie. Vous êtes le seul...

— Nom de Dieu, mon frère s'est suicidé !

J'avais crié trop fort. Il y avait dans cette réplique une note d'hystérie qui ne marche jamais avec les flics, je le savais. Dès qu'on se met à brailler, ils se ferment, deviennent distants et froids. J'enchaînai d'une voix plus calme.

— Je crois que j'ai le droit de savoir ce qui s'est passé, et pourquoi. Je ne suis pas en train d'écrire un putain d'article ! Merde, les gars, vous...

Je secouai la tête, sans achever ma phrase. Je me dis que si j'essayais à nouveau, je perdrais encore mon sang-froid. En regardant par la vitre, je vis apparaître au loin les lumières de Boulder. Beaucoup plus nombreuses que lorsque j'étais gosse.

— On connaît pas la raison, dit enfin Wexler. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ça arrive. Des fois, certains flics en ont marre de patauger dans toute cette merde. Peut-être que Mac en a eu marre lui aussi, voilà. Comment savoir ? Pour l'instant, les collègues enquêtent. Et quand ils sauront, je le saurai moi aussi. Et je vous le dirai. Parole.

— Qui s'occupe du dossier ?

— Le service des Parcs nous a refilé l'affaire. C'est les Enquêtes spéciales qui sont sur le coup.

— Quoi ? Les Enquêtes spéciales ? Ils ne s'occupent pas des suicides de flics, en général.

— Normalement, non. C'est nous. Au CAP. Mais dans ce cas précis, ils veulent pas qu'on enquête

sur un des nôtres. «Conflit d'intérêts», comme ils disent.

Le CAP. Homicides, agressions, viols, suicides. Je me demandai qui serait la victime de ce crime dans les rapports de police. Riley ? Moi ? Mes parents ? Mon frère ?

— C'est à cause de Theresa Lofton, hein ? demandai-je, mais ce n'était pas véritablement une question.

Je n'éprouvais pas le besoin d'avoir leur confirmation ou leur démenti. J'exprimais simplement à voix haute ce qui me semblait être l'évidence.

— On n'en sait rien, Jack, dit Saint Louis. Pas de conclusions hâtives.

Le meurtre de Theresa Lofton était le genre de drame qui fait réfléchir les gens. Pas seulement à Denver, partout. Quiconque entendait ou lisait la nouvelle s'arrêtait un instant pour songer aux images violentes qu'elle faisait naître dans les esprits, au pincement qu'elle provoquait dans les estomacs.

La plupart des homicides sont des «petits meurtres». C'est comme ça qu'on les appelle entre journalistes. Leurs effets sur les autres personnes sont limités, leur pouvoir sur l'imagination de courte durée. Ils ont droit à quelques paragraphes en page intérieure. Enterrés au milieu du papier comme les victimes sont enterrées dans le sol.

Mais quand une ravissante étudiante est retrouvée coupée en deux morceaux dans un endroit jusqu'alors aussi paisible que Washington Park, il

n'y a généralement pas assez de place dans le journal pour caser tous les articles générés par ce drame. Le meurtre de Theresa Lofton n'était pas un «petit meurtre». C'était un aimant qui attira irrésistiblement les journalistes à travers tout le pays. Theresa Lofton était «la fille coupée en deux». Voilà ce qu'on retenait. Et alors, ils fondirent tous sur Denver, venus de New York, de Chicago, de Los Angeles, journalistes de la télévision, de la presse écrite, quotidiens sérieux ou feuilles à scandale. Pendant une semaine, ils logèrent dans de bons hôtels, envahirent les rues de la ville et le campus de l'université, posant des questions idiotes et obtenant des réponses idiotes. Certains firent le siège de la crèche où Lofton travaillait à mi-temps, d'autres se rendirent à Butte, sa ville natale. Partout où ils allaient, ils découvraient la même chose : Theresa Lofton symbolisait l'image la plus médiatique qui soit : celle de la pure et simple Jeune Fille américaine.

Inévitablement, on compara l'affaire à celle du Dahlia noir survenue cinquante ans plus tôt à Los Angeles. Dans ce deuxième cas, c'était le corps d'une fille beaucoup moins «modèle» qu'on avait retrouvé coupé en deux sur un parking désert. Une émission de télévision racoleuse baptisa Theresa Lofton le «Dahlia blanc», en jouant sur le fait qu'on l'avait découverte dans un champ de neige près du lac Grasmere à Denver.

Ainsi, l'histoire s'était nourrie d'elle-même. Pendant presque deux semaines, elle brûla avec l'intensité d'un feu de poubelles. Mais personne ne fut

arrêté, puis il y eut d'autres crimes ailleurs, d'autres feux pour permettre aux médias nationaux de se réchauffer. Les derniers développements de l'affaire Lofton se trouvèrent relégués dans les pages intérieures des journaux du Colorado. Quelques lignes dans les pages «En bref». Finalement, Theresa Lofton prit place parmi les «petits meurtres» : elle fut enterrée.

Pendant tout ce temps, la police en général, et mon frère en particulier, demeurèrent quasiment muets, refusant même de confirmer que la victime avait été retrouvée coupée en deux. Cette information avait filtré presque par accident, grâce à un photographe du *Rocky* nommé Iggy Gomez. Il se promenait dans le parc en quête de jolies photos de paysage, celles qui servent à remplir le journal quand l'actualité est pauvre, et c'est ainsi qu'il était arrivé sur les lieux du crime avant tous les autres. Les flics avaient alerté les bureaux du médecin légiste et le labo par téléphone, sachant que les gars du *Rocky* et du *Post* étaient branchés sur leurs fréquences radio. Gomez avait pris des photos des deux civières utilisées pour transporter les deux sacs. Il avait ensuite appelé sa rédaction pour les informer que la police avait découvert un double meurtre, et qu'à en juger par la taille des sacs les victimes étaient certainement des enfants.

Plus tard, un journaliste du *Rocky* qui avait ses entrées dans la police, un nommé Van Jackson, obtint la sinistre confirmation, grâce à un informateur au sein du bureau du coroner : une victime

était arrivée à la morgue en deux morceaux. L'article publié le lendemain matin dans le *Rocky* fut comme le chant des sirènes pour tous les médias du pays.

Mon frère et ses collègues du CAP accomplirent leur travail comme s'ils ne se sentaient nullement tenus d'informer le public. Chaque jour, les services relations presse de la police de Denver publiaient un communiqué de quelques lignes pour annoncer que l'enquête se poursuivait, et qu'aucune arrestation n'avait été effectuée pour le moment. Pressés de questions, les pontes de la police proclamaient que l'enquête ne se déroulerait pas dans les médias, une affirmation qui avait de quoi faire rire. Privés d'informations officielles, les journalistes firent ce qu'ils font toujours dans ces cas-là. Ils menèrent l'enquête de leur côté, noyant les lecteurs, les auditeurs et les spectateurs sous des détails en tout genre concernant la vie de la victime, détails qui n'avaient en fait aucun lien avec l'affaire.

Malgré tout, rien ou presque ne filtra hors du quartier général de la police de Delaware Street et, au bout de quelques semaines, le déchaînement médiatique retomba, abattu par le manque de substance vitale : l'information.

Je n'avais pas écrit d'article sur Theresa Lofton. Mais j'aurais bien voulu. Ce n'était pas le genre d'histoire qui se produit fréquemment par ici, et n'importe quel journaliste aurait aimé s'offrir une part du gâteau. Mais, dès le départ, Van Jackson s'occupa de l'affaire avec Laura Fitzgibbons, la cor-

respondante du journal sur le campus. Je dus ronger mon frein. Tant que les flics ne trouvaient pas l'assassin, je savais que j'avais ma chance. Aussi, quand Jackson me demanda, au tout début de l'enquête, si je ne pouvais pas soutirer quelques informations à mon frère, même officieusement, je lui promis d'essayer, mais je n'en fis rien. Je voulais cette affaire, et il n'était pas question d'aider Jackson à rester sur le coup en l'abreuvant à ma source.

Vers la fin du mois de janvier, alors que l'affaire, déjà vieille d'un mois, avait quitté la une, je passai à l'attaque. Et je commis mon erreur.

Un matin, j'allai trouver Greg Glenn, le rédacteur en chef des nouvelles locales et lui annonçai mon désir de m'occuper du dossier Lofton. Après tout, c'était ma spécialité, mon domaine. J'avais une longue expérience des crimes les plus remarquables de l'Empire des montagnes Rocheuses. Pour reprendre un cliché journalistique, mon savoir-faire traquait la vérité cachée derrière les gros titres. Alors, j'allai voir Glenn et lui rappelai que je disposais d'un atout. Mon frère était chargé de l'enquête, lui dis-je, et n'accepterait d'en parler qu'à moi. Glenn ne prit même pas le temps de songer à tous les efforts que Jackson avait consacrés à cette affaire. Je le savais. Une seule chose l'intéressait : obtenir des informations que n'avait pas le *Post*. Je ressortis du bureau avec la mission en poche.

Mon erreur avait été d'annoncer à Glenn que j'avais des tuyaux avant d'en parler à mon frère. Le lendemain je marchai jusqu'au poste de police, qui se

trouve à deux rues du journal, et retrouvai Sean à la cafétéria pour déjeuner. Je lui parlai de ma mission. Il me demanda de laisser tomber.

— Je ne peux rien pour toi, Jack.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est ton enquête !

— C'est mon enquête, exact, mais je refuse de coopérer avec toi, ou avec quiconque chercherait à écrire un article. J'ai transmis à la presse les informations principales, je ne suis pas obligé de faire plus, et je ne le ferai pas.

Il tourna la tête, vers le fond de la cafétéria. Sean avait la sale manie de ne jamais regarder les gens en face lorsqu'il n'était pas d'accord avec eux. Quand nous étions gosses, je lui sautais dessus quand il réagissait comme ça et lui donnais des coups de poing dans le dos. Je ne pouvais plus le faire, mais ce n'était pas l'envie qui m'en manquait.

— Sean, c'est un sujet en or. Tu n'as pas le droit de...

— J'ai tous les droits, et je me fous de savoir si c'est un sujet en or, comme tu dis. Pour moi, c'est l'horreur, Jack. Tu piges ? Je n'arrête pas d'y penser. Et il est hors de question que je t'aide à vendre du papier grâce à cette histoire.

— Allons, Sean, je suis un écrivain, moi. Je me contrefous de savoir si ça fait vendre du papier ou pas. Ce qui m'intéresse, c'est l'histoire. Rien à branler du journal ! Tu sais bien ce que j'en pense.

Finalement, il se retourna vers moi et me dit :

— Et toi, tu sais maintenant ce que je ressens dans cette affaire.

Je restai muet quelques instants, le temps de prendre une cigarette. J'étais redescendu à un demi-paquet par jour environ, et j'aurais pu me passer de celle-là, mais je savais que ça emmerdait Sean. Et je fumais chaque fois que je voulais l'agacer.

— C'est le coin non-fumeurs ici, Jack.

— Tu n'as qu'à m'embarquer ! Au moins, tu auras arrêté quelqu'un.

— Pourquoi est-ce que tu deviens aussi con quand tu n'obtiens pas ce que tu veux ?

— Et toi ? Tu ne résoudras jamais cette affaire. C'est ça la vérité. Tu ne veux pas que je remue la merde et que je parle de ton échec. Tu as renoncé.

— N'essaye pas de frapper sous la ceinture, Jack. Tu sais bien que ça n'a jamais marché avec moi.

Il avait raison. Ça n'avait jamais marché.

— Bon et maintenant ? Tu veux garder cette petite histoire d'horreur pour toi tout seul ? C'est ça ?

— Ouais, disons.

Assis à l'arrière de la voiture de Wexler et Saint Louis, je gardais les bras croisés sur la poitrine. Position réconfortante. C'était comme si je me tenais droit pour ne pas me disloquer. Plus je repensais à mon frère, plus cette histoire me paraissait invraisemblable. Oh, je savais que le meurtre de Theresa Lofton avait été lourd à porter, mais pas au point de le pousser au suicide. Non, pas Sean.

— Il s'est servi de son arme ?

Wexler me regarda dans le rétroviseur. Il m'ob-

serve, pensai-je. Savait-il ce qui s'était passé entre mon frère et moi ?

— Oui.

L'évidence me frappa tout à coup. Je ne pouvais pas concevoir une chose pareille. Tous les moments que nous avions partagés, pour finir de cette façon ? Je me foutais pas mal de l'affaire Lofton. Ce qu'ils racontaient était impossible.

— Non, pas Sean.

Saint Louis se retourna sur son siège pour me regarder.

— De quoi parlez-vous ?

— Sean n'aurait jamais fait un truc pareil, voilà tout.

— Écoutez, Jack, il...

— Il n'en avait pas marre de toute cette merde, comme vous dites. Il adorait ça, au contraire. Demandez à Riley. Demandez à n'importe qui, au... Allons, Wex, c'est vous qui le connaissiez le mieux et vous savez bien que c'est du bidon. Il adorait la traque. C'était son expression. Il n'aurait abandonné pour rien au monde. À l'heure qu'il est, il aurait pu être chef adjoint ou je ne sais quelle connerie, mais ça ne l'intéressait pas. Lui, ce qu'il voulait, c'était enquêter sur des meurtres. Et il est resté au CAP.

Wexler ne répondit pas. Nous étions arrivés à Boulder et roulions maintenant dans Baseline, en direction de Cascade. Je plongeais en chute libre dans le silence de la voiture. Le poids du geste qu'avait, selon eux, commis Sean m'écrasait, et je me sentais aussi glacé et sale que la neige au bord de la route.

— Il a laissé un mot, un truc comme ça ? demandai-je. Hein ?

— Il y avait un mot. On pense que c'était un mot.

Je vis Saint Louis tourner la tête vers Wexler et lui jeter un regard qui disait : « Tu parles trop. »

— Un mot ? Et qu'est-ce qu'il disait ?

Il y eut un long silence, puis Wexler ignora son collègue.

— Hors de l'espace. Hors du temps.

— « Hors de l'espace. Hors du temps. » C'est tout ? Rien d'autre ?

— Non, rien.

Le sourire sur le visage de Riley dura environ trois secondes. Avant d'être immédiatement remplacé par une expression de terreur sortie du tableau de Munch. Le cerveau est un ordinateur étonnant. Trois secondes pour regarder trois visages à sa porte et on sait que son mari ne reviendra jamais à la maison. IBM ne pourra jamais rivaliser. Sa bouche forma un trou noir horrible d'où jaillit un son inarticulé, suivi de l'inévitable et inutile : « Non ! »

— Riley, dit Wexler timidement. Asseyons-nous.

— Non ! Oh, non, mon Dieu, non !

— Riley...

Elle s'éloigna de la porte à reculons, tel un animal acculé, fonçant d'abord dans un coin, puis dans le coin opposé, comme si elle pouvait encore changer les choses en nous échappant. Elle disparut dans le living-room, derrière le mur. En la rejoignant, nous la trouvâmes effondrée au milieu du canapé, dans

un état proche de la catatonie, comme moi ou pas loin. Les premières larmes apparaissaient dans ses yeux. Wexler s'assit à côté d'elle sur le canapé. Big Dog et moi restâmes debout, aussi silencieux que des lâches.

— Il est mort ? demanda-t-elle, connaissant déjà la réponse, mais sachant qu'elle ne pouvait éviter la question, pour être débarrassée.

Wexler hocha la tête.

— Comment ?

Wexler regarda ses pieds, hésita un instant. Il se tourna vers moi, puis revint sur Riley.

— Il s'est suicidé, Riley. Je suis désolé.

Tout d'abord, elle refusa d'y croire, comme moi. Mais Wexler savait présenter les choses et, finalement, elle cessa de protester. C'est alors qu'elle se tourna vers moi pour la première fois, en larmes. Elle avait un air implorant, comme si elle me demandait si nous partagions le même cauchemar et... ne pouvais-je donc rien faire pour y mettre fin ? Ne pouvais-je pas la réveiller ? Ne pouvais-je pas dire à ces deux personnages sortis d'un vieux film en noir et blanc qu'ils se trompaient ? J'avançai vers le canapé, m'assis à côté d'elle et la serrai dans mes bras. J'étais là pour ça. J'avais vécu cette scène trop souvent pour ne pas savoir ce qu'on attendait de moi.

— Je vais rester avec toi, murmurai-je. Aussi longtemps que tu le voudras.

Elle ne dit rien. S'arrachant à mon étreinte, elle se tourna vers Wexler.

- Ça s'est passé où ?
 - Dans Estes Park. Au bord du lac.
 - Non, jamais il ne... Qu'est-ce qu'il faisait là-bas ?
 - Il a reçu un appel. Quelqu'un affirmant posséder des renseignements sur une de ses affaires. Ils avaient rendez-vous au Stanley pour boire un café. Et ensuite, il... il est allé jusqu'au lac. On ignore pourquoi. C'est un garde forestier qui l'a retrouvé dans sa voiture, après avoir entendu un coup de feu.
 - Quelle affaire ? demandai-je.
 - Écoutez, Jack, je ne veux pas entrer dans...
 - Quelle affaire ? hurlai-je, sans me soucier du ton de ma voix cette fois. Le meurtre de Theresa Lofton, hein ?
- Wexler répondit par un bref hochement de tête, et Saint Louis s'éloigna en maugréant.
- Avec qui avait-il rendez-vous ? insistai-je.
 - Ça suffit, Jack. Pas question d'entrer dans les détails.
 - Je suis son frère. Et là, tu vois, c'est sa femme.
 - L'enquête est en cours, mais si vous voulez douter, sachez que c'est impossible. On est allés sur place. Sean s'est suicidé. Il s'est servi de son arme de service, il a laissé un mot et on a retrouvé des traces de poudre sur ses mains. J'aimerais pouvoir affirmer le contraire, mais il s'est suicidé.